

Mes yeux fouillaient jusqu'à la moindre cavité... J'aurais voulu connaître tous les espoirs qui avaient rempli cette tête et compter toutes les illusions qui s'en étaient envolées.

Et je me penchais sur elle, curieux et enfiévré, avide d'arracher son secret à ce lambeau humain !

Un frisson parcourut soudain tout mon être. Étais-je le jouet d'une hallucination ? que signifiait ce que j'éprouvais ? que signifiait ce que je voyais ?

Le sang qui brûlait mes artères communiquait sa chaleur à cette tête, car je sentais qu'une tiédeur douce succédait au froid de tout à l'heure...

Ma vie ardente, plein de jeunesse et de sève allait-elle l'animer pour un instant de son souffle et de son âme ?

O miracle ! voilà que sous mon regard captivé la métamorphose commença.

Une peau blanche et satinée s'étendit peu à peu sur les os, les joues se remplirent, la bouche se desserra, les dents fines et lactées apparurent entre les lèvres, les yeux étincelèrent dans les orbites, des yeux bruns, rieurs, transparents comme une aube d'avril ; et le front uni, les tempes, sur lesquelles se croisaient les réseaux de petites veines bleues, se couronnèrent d'une abondante chevelure, blonde, dont les boucles folles, légères comme un brouillard d'or, s'éparpillèrent au hasard, descendant jusqu'aux yeux étoilés. Je tenais entre mes mains une délicieuse tête de jeune fille.

Alors je perdis toute raison et fasciné par ces yeux bruns qui me souriaient, et attiraient le baiser, mes lèvres s'y appuyèrent... Mais je ne ressentis que le froid glacial d'outre-tombe ; la tête de mort reparais-sait hideuse, avec son rictus effrayant...

IV

—Jean, cria grand'mère à travers la porte, tu veilles trop tard, mon fils ; va te coucher, tu serais fatigué demain.

Je quittai ma chaise comme un automate, et j'obéis sans répondre.

Toute hallucination avait disparu ; mais malgré moi, je restais profondément ému.

Le lendemain, à la première heure matinale, je retournai au cimetière et j'enterrai moi-même la tête de mort sous un fouillis de branches que le printemps reverdirait.

Je ne racontai mon aventure à personne ; mais, lorsque je reviens à Ampuis, je n'oublie pas ce coin du cimetière. Le lierre, les lisérons et les campanules délicates l'ont envahi, et, chose étrange malgré les années écoulées, quand je prie pour l'âme envolée, la chère vision apparaît encore devant mes yeux ; je revois toujours l'adolescente aux cheveux blonds que mon rêve ressuscita l'espace d'une minute !

JEAN BARANCY.

SIMPLE RÉFLEXION

J'étais sur la lisière de la forêt, et ma vue s'était portée sur un petit bois voisin ; j'examinai un instant les sables mouvants de la plaine qui s'étendait de la forêt au bois : puis, j'allais retourner sur mes pas, quand le craquement de branches rompues attira mon attention. A peine tourné-je la tête que, du bois voisin, à travers les ronces et les épines, avec un long hennissement de douleur, un cheval se précipite dans la plaine. Ses yeux ardents, ses naseaux gonflés, sa crinière hérissée me disaient quelque chose d'insolite. Je fais quelques pas pour mieux juger de son effroi. Le coursier continue sa course furibonde, il soulève derrière lui des nuages de poussière ; il fait plusieurs fois le tour de la plaine en dévorant l'espace, et ne prenant aucun moment de répit. Mon attention est de plus en plus captivée, et je vois bientôt la cause de l'affolement du cheval. Au-dessus de ce noble animal que son instinct avertit, un immense vautour plane dans l'air ; il épie chacun des mouvements de l'animal ; s'élève, s'abat, remonte encore, suspend un instant son vol, et prompt comme la foudre fond sur la bête épourée, lui plonge ses serres dans le cou, s'élève de nouveau emportant avec lui quelques mor-

ceaux de chair meurtrie et dégouttante de sang. Il l'accable, le poursuit, le fascine et l'épuise. Puis, jugeant le moment favorable de torturer sa proie, il prend un dernier élan et tombe comme l'orage sur l'animal fou de douleur et de torpeur. Le cheval bondit, baisse la tête et cherche à se débarrasser de son cruel agresseur, mais vains efforts, le vautour est là lui labourant le dos et les reins de ses griffes puissantes. Le cheval s'arrête ; ses jambes fléchissent, sa peau frémit, enfin il s'écrase et roule sur le sol.

Vautour, cheval, sables, tout se confond en un instant. Et, semblable à l'abeille chassée de sa demeure, l'habitant de l'éther quitte la terre, s'élève à peu de hauteur, et revient à la charge plus acharné et plus vorace. Lutte terrible cette fois ; lutte à mort et sanglante ! Lutte suprême où le noble animal voit sa vie menacée ! La vue du sang augmente et aiguise la rapacité du vautour.

Le cheval tourmenté et le dos écorché par les griffes et le bec de l'oiseau, bondit sur ses pieds, secoue la tête, mais en vain. Il écume, le sang coule à flots épais et immerges de ses blessures. Il lance de tous côtés des ruades inutiles, son œil en feu, sa bouche laisse tomber de gros flocons de bave rougie de sang ; ses naseaux râlent affreusement. Il se bat les flancs de sa queue et de sa tête ; il caracole, fuit, tourne, bondit, se cabre et hennit avec douleur.—Soudain, rassemblant ses dernières forces, il lance dans l'air une effroyable ruade, tandis que s'échappe de ses narines une âcre fumée rouge.—Puis, tête baissée il s'enfonce dans le bois, le vautour toujours sur sa croupe, labourée par ses ongles ; passe comme un trait à travers les arbres, et plonge dans un abîme sans fond ; le bourreau laissa sa proie et le bruit sourd de la chute de la victime me dit alors que le noble coursier avait trouvé là sa mort. Je détournai la tête, et songeur je repris la route qui conduisait à ma demeure. Au fond de mon âme, je pensais à appliquer ce tableau saisissant et douloureux à l'état bouleversé d'un jeune homme de dix-huit ans. Le vautour me représentait l'aiguillon des passions qui nous torturent à cet âge ! La chute et la mort de la noble bête, le refuge ordinaire de ces pauvres âmes meurtries et péniblement asservies aux luttes qui commencent, dès l'entrée dans le monde. Oui, c'est à ce funeste creuset des souffrances qu'elles s'habituent, et dans lequel elles déposent, ou plutôt abandonnent leurs espérances les plus chères et leurs projets les plus enchanteurs, à moins toutefois qu'elles n'aient recours au suprême remède à la véritable source de consolation : Dieu.

D'ALSACE.

NOS GRAVURES

CASSELMAN AVANT L'INCENDIE

Tous nos lecteurs se rappellent ces terribles incendies qui détruisirent plusieurs petits villages dans l'Ontario. Et sans aller chercher ces désastres au loin, nous les avons vus aux portes même de Montréal ; Dieu sait si, au moment où nous écrivons, les belles et anciennes paroisses de Verchères, de Boucherville etc., ne sont pas menacées par le terrible élément.

Nous reproduisons aujourd'hui des vues de Casselman, un des villages détruits de l'Ontario : ces photographies ont été faites avant le passage du feu ; de tout cela, il ne reste que des cendres.

Une de ces gravures nous montre la scierie à vapeur Bradley : tout a disparu, rien ne pouvait détourner le fléau ; il mettait à néant tout ce qui se trouvait sur son passage.

Ces photographies nous viennent de M. B. Charon.

A TRAVERS LE CANADA

Que de fois nous avons dit combien est belle notre province de Québec !

Par quantité de preuves, dans des articles reproduits par de grands journaux d'Europe—sans la moindre faveur, sans un seul bon mot, croyez-le, des gouvernements d'alors de Québec ou d'Ottawa,—nous avons essayé de démontrer, non seulement le pittores-

que de cette province choisie, mais surtout l'excellence du sol, les facilités de son irrigation, cette condition première d'une bonne culture.

Aujourd'hui, nos lecteurs peuvent admirer de superbes vues du *pays d'en-bas*, suivant l'expression consacrée. Et si l'on dit qu'il fait plus froid à Québec qu'à Montréal, ce froid doit être bien vivifiant, pour produire une si belle végétation.

Notre province n'est pas assez connue : savez-vous de qui, surtout ?—De nous-mêmes !...

JARDIN D'ÉTÉ—JARDIN D'HIVER

Que c'est gracieux, ces petits félins, et comme ils savent choisir ce qui leur convient le mieux comme refuge.

Voyez, ce joli minou dans un soulier : il fait chaud, il cherche le frais. Et soyez sûrs qu'il se trouve aussi bien, dans son soulier, que nous sous une tonnelle.

Mais, l'hiver est arrivé, avec ses frimas : la petite fille de la maison a laissé son manchon sur un meuble quelconque, au lieu de le ranger dans l'armoire de sa maman.

Vite, la petite minette le fait rouler de ce meuble : et comme, toute chatte qu'elle est, elle sent bien la froidure, elle se glisse dans le manchon, n'en laissant sortir que sa petite tête qui a l'air de rire, et ses petites pattes qui doivent toujours être prêtes à griffer à droite ou à gauche.

Ces petits chats ne sont pas aussi bêtes que... j'en ai l'air, me souffle un cruel ami !...

EN ALGÉRIE

Le gouverneur-général de l'Algérie, M. Cambon, qui fut préfet du département du Nord (ce que nous dirions ici : lieutenant-gouverneur de province), ayant été nommé ambassadeur de la République française à Washington, c'est M. Lépine, ancien préfet de police de Paris (ici, *préfet* signifie le grand chef de la police de la Seine) qui lui succéda.

M. Lépine est né en 1846, à Lyon. Il prit part à la guerre Franco-Prussienne, y fut blessé et mérita la médaille militaire.

Il fut sous-préfet en différentes villes ; préfet de l'Indre ; secrétaire général de la préfecture de police de 1886 à 1891, préfet de la Loire, de Seine-et-Oise, enfin préfet de police depuis le 11 juillet 1893.

Il est très adroit, énergique, prudent ; sait démêler les affaires les plus embrouillées.

C'est lui qui prit toutes les admirables dispositions de police lors du séjour des souverains russes à Paris. Il est très heureux en tout ce qu'il fait. Espérons que ce sera un bon gouverneur-général pour la belle colonie au delà de la Méditerranée.

UN TRÉSOR

A l'occasion de son mariage avec Mlle Bernadette Archambault, notre sympathique collaborateur M. Louis-Joseph Béliveau a reçu de l'École Littéraire de Montréal dont il est membre, un superbe album autographe artistiquement orné de gracieuses poésies et de sujets de circonstance spécialement écrits par les "Immortels" de la jeunesse canadienne.

Dans un rapide coup d'œil nous n'avons pu que relever les signatures suivantes : Germain Beaulieu, avocat ; Albert Ferland, artiste ; Jean Charbonneau, E.E.D. ; G.-A. Dumont, historien et libraire ; Pierre Bédard, M.D. ; Gustave Comte, E.E.D. ; E.-Z. Masicotte, avocat ; Henry Desjardins, E.E.L. ; Arthur de Bussières ; Emil Nellighan, etc. Tous noms qui vont grandir pour doubler de prix l'album souvenir que Ludo (nom *timide* du fêté !) "garde jaloux comme on garde un trésor."

UN INDISCRET.

La dernière de M. Prud'homme.

—Je ne sais pas ce qu'a ma montre : je l'ai sans doute achetée chez un horloger socialiste : impossible de la faire marcher plus de huit heures par jour.